

GRÈVE DE L'URBAINE

La grève de l'urbaine continue, et les grévistes ont montré, hier, moins de calme à la réunion de la Bourse du travail.

Quelques-uns voulaient proposer des mesures de violence. Ils en ont été dissuadés par Carrière, qui a prêché le calme, mais la persistance de la grève.

Le citoyen Paux, des chemins de fer, s'est montré particulièrement violent.

La collecte habituelle dans les dépôts s'est élevée à 3.560 fr.

Finalement, on a voté un ordre du jour acclamant la « continuation de la grève jusqu'à complète satisfaction ».

Aux abords de la Bourse du travail a été placardée une affiche de la chambre syndicale des cochers. Cette affiche est adressée au « public parisien ». Elle vante la modération des cochers, qui promettent à la population parisienne de ne pas faire la grève générale.

« Comme, cependant, les cochers ont une situation intolérable, ils relèvent le gant que leur jettent les patrons. » Ils feront la grève partielle et mettront successivement toutes les maisons à l'index. Ce moyen de lutte n'enlèvera pas les affaires dans Paris et le public n'en souffrira pas.

L'ANNIVERSAIRE DE MONTRETOUT

Hier a eu lieu une double manifestation patriotique.

La municipalité de Garches est allée porter une couronne au monument de Buzenval, et la municipalité de Saint-Cloud a fait son pèlerinage annuel aux deux monuments élevés, l'un route de Versailles, l'autre dans le cimetière de Saint-Cloud, en l'honneur des soldats qui furent tués au combat de Montretout.

En tête du cortège marchaient M. Belmontet, maire de Saint-Cloud ; le colonel Champ, du 129^e, caserné au Mont-Valérien.

Venaient ensuite les élèves des écoles de Saint-Cloud et de nombreuses délégations de sociétés patriotiques.

Les pompiers de Saint-Cloud et un bataillon du 129^e de ligne formaient la haie en présentant les armes.

Un grand nombre de couronnes ont été déposées au pied des monuments.

Des allocutions patriotiques ont été prononcées.

INCENDIE PLACE VENDÔME

Un commencement d'incendie s'est déclaré, hier soir, vers onze heures et demie, au numéro 22 de la place Vendôme, dans une chambre située à l'entresol et dépendant de l'appartement occupé par M. le comte de Louvaincourt.

Après une demi-heure de travail, les pompiers des postes du Ministère de la marine et du Marché-Saint-Honoré parvenaient à se rendre maîtres de cet incendie, qui a causé des dégâts assez importants.

WILL-FURET

Lire numéro à sensation de la *Nouvelle Revue Internationale*, 23, bd Poissonnière : Le Droit de Punir ; Les Bêtises féroces : Rutes Chemins de fer : Jean Reybrach ; Insulteur ; de Femme : Wyse ; Théâtre en Espagne : Sérignan ; Etapes : Gustave Haller, etc.

MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE. — *Cavalleria rusticana*, opéra en un acte, de MM. Targioni-Tozzetti et G. Menasci, d'après les scènes populaires de Verga, version française de M. Paul Milliet, musique de M. Pierre Mascagni.

Si quelque chose peut consoler les mânes des maîtres jadis sifflés, c'est de voir une *Cavalleria rusticana* passer pour chef-d'œuvre jusqu'en Allemagne, en Autriche et même en Amérique. Comme dans le *Songe d'une nuit d'été*, voilà que Bottom, à la tête d'âne, se fait aimer des fées. Le sort a de ces ironies réelles, vengeresses ! Je ne crois pas, cependant, que, cette fois, les Parisiens se rangent à l'universel engouement. Ils ont souvent péché contre la musique, nos chers Parisiens, et l'on n'a pas été sans les rudoyer à l'occasion. Peut-être marchent-ils, à cette heure, dans le grand chemin de Damas. Que cette froide représentation de *Cavalleria rusticana* nous en soit l'heureux augure !

Des Italiens, prévoyant que le petit drame lyrique de M. Mascagni ne trouverait pas chez nous l'enthousiasme qui le saluait ailleurs, ont parlé, ces jours-ci, de cabale organisée « en haine de la triple alliance ». Nous avons pu lire la dépêche étonnante, adressée par l'un d'eux à la plupart des directeurs des journaux de Paris, afin de leur signaler une situation purement imaginaire et de recommander aux bonnes grâces des critiques musicaux M. Sonzogno, l'éditeur de la partition, « propriétaire du journal *il Secolo* et fervent ami de la France ». La vérité est que la triple alliance n'a jamais rien eu à démêler avec les questions musicales, et qu'il n'est venu à l'esprit de personne de l'y associer. Il est radicalement faux qu'on ait organisé la moindre cabale. Au surplus, nous sommes fort reconnaissants à M. Sonzogno de l'appui qu'il accorde, dans son pays, aux idées et aux œuvres françaises ; mais la musique de M. Mascagni n'en vaut ni plus ni moins. Or, je

ne crains d'être démenti par aucun artiste sérieux en affirmant qu'elle est puérile, grossière et détestable.

D'où est donc sortie la vogue insensée constatée partout jusqu'à ce jour ? Je crois que l'honneur en revient au seul poème. La partition est sous mes yeux ; je l'ai lue avant de l'entendre avec la plus grande attention. Ce qu'il y a trappé par-dessus tout, c'est la vulgarité des procédés, la pauvreté des mélodies, la platitude et l'incorrection des harmonies, l'insigne maladresse de l'écriture, l'absence de tout développement. Ni personnalité ni ingéniosité de nulle sorte. Par surcroît, à l'audition, la mise en œuvre instrumentale s'est révélée à nous d'une trivialité bruyante et, en maint endroit, quasi foraine. Que si nous examinons, en regard, l'action tirée des scènes populaires de Verga, nous nous rendons compte qu'elle est fort gauchement disposée au point de vue lyrique et encombrée de vains épisodes, mais qu'elle offre, du moins, en ses parties vives, de l'intérêt et de l'émotion.

Le théâtre représente un village, en Sicile, le jour de Pâques. A droite s'ouvre la vieille église, au porche roman. A gauche, l'auberge pousse ses tables en plein air dans la Verdière. Au fond, de frais feuillages s'entrelacent sur les façades ensoleillées. Le jeune paysan Turiddu a, naguère, quitté la maison paternelle pour aller faire son temps de service aux bersagliers. Sa fiancée Lola avait juré de l'attendre et, pourtant, l'infidèle s'est unie au charretier Alfio. En regagnant, ces jours-ci, sa bourgade, Turiddu n'a pu se défendre d'une poignante douleur. Mais bah ! il se console. Lola n'a point voulu de lui. Santuzza est tout aussi charmante. Que dis-je ? Santuzza est mortellement amoureuse de l'ancien bersaglière.

Par malheur, rien de pareil à la perversité de Lola. En un coup d'œil, la damnée coquette a reconquis son adorateur, qui vient la nuit, lui chanter des aubades à la barbe de son mari. Santuzza s'est aperçue dès le premier moment du changement de Turiddu. Elle se désespère à vouloir le ramener à elle, pleure, le presse de ses supplications et n'aboutit qu'à se faire brutalement repousser par le drôle. Ah ! que devenir ? Dans un instant de folie et de fureur, elle avertit Alfio de ce qui se passe. Pardieu ! point de pitié ! Le charretier se vengera. Turiddu va mourir.

Les hommes, après la messe, sont réunis autour des tables de l'auberge. Au milieu des verres qu'on choque, les disputes ont beau jeu pour éclater. Alfio provoque le larron de son honneur. Dans le jardin voisin, ils se battent au couteau, jusqu'à ce que l'un ou l'autre succombe. Mais, juste à l'instant de l'égorgeant, se réveille au cœur de Turiddu le sentiment appelé par Verga la *chevalerie rustique*, Santuzza, qui s'est donnée à lui, restera-t-elle par sa faute, sans protecteur, sans ressources, sans avenir ? Que sa mère, à lui Turiddu, la veuille, au moins adopter, s'il expire... Et, sur cette prière, le jeune homme se précipite hors de la scène... Un silence, puis un cri soudain... et c'est fini ! L'ancien bersaglière est mort.

J'avoue me défier de ce prétendu point d'honneur paysan qui, sans faire le sujet de la pièce, apparaît vers la fin. Il me semble singulièrement éloigné des mœurs rurales, telles que je les connais, et de pure convention. Inutile d'insister sur l'insuffisant dessin des caractères. L'effort des librettistes a eu, spécialement, pour but, de ménager au compositeur une aubade à chanter derrière le rideau, une chanson de charretier, un ensemble religieux, une chanson à boire, un duo d'amour. On a passé plusieurs fois, en cinq quarts d'heure, de l'opérette au grand opéra. Mais, tout compte fait, je reconnais volontiers que les scènes essentielles sont d'un accent assez sincère et d'une rapidité impressionnante. Nous n'avons pas oublié, entre parenthèses, que la pièce de Verga, jouée autrefois au Théâtre-Libre, avant d'être accommodée en livret, réusait, précisément, par ces qualités de franc dialogue, en dépit du convenu du sentiment final.

Pour ce qui est de la musique, je l'ai qualifiée plus haut comme il convient et je n'ai pas envie de l'analyser en grands détails. L'ouverture, traitée en pot-pourri — et d'une faiblesse incroyable — s'interrompt pour laisser entendre, derrière la toile, une *Sicilienne*, accompagnée par des harpes, page fade où l'on retrouve un écho du *Miserere* du *Trovatore*. Passons sur le chétif carillon du début. Après les chœurs de paysans et de paysannes dans la coulisse, nous avons tout d'un coup le régal d'une sortie de cornets à pistons qui nous transporte à l'improviste on ne sait en quelles guinguettes. La chanson du charretier a tout l'air d'une parodie de la sérénade du *Méphistophélès* de M. Gounod : « Vous qui faites l'endormie... » Au pitoyable chœur du *Regina cœli*, chanté au fond de l'église, succède un ensemble

de vieux opéra, dont le motif n'est pas sans rappeler celui du serment de *Romeo et Juliette* de Berlioz, sauf l'aplatissement du tour mélodique et la violence de l'instrumentation, où le cornet à pistons intervient étrangement.

Dans le premier duo entre Torridu et Santuzza, les deux amoureux s'arrêtent net, en se menaçant, dès que s'élève à la cantonnade la voix de Lola. Est-ce là de la vérité dramatique plus que dans l'ensemble dont nous venons de parler ? Le motif de Lola, pour flûte et harpe, sur un rythme de valse, dépasse tout en fait de grossièreté. Nous ne retenons du fameux intermède, tant vanté partout, qu'une phrase des cordes à l'unisson, fort médiocre, soutenue par des arpegges de harpe. La chanson à boire, proche parente de *J'ai du bon tabac dans ma tabatière*, rentre dans la pire manière des cafés-concerts. Enfin, à mesure qu'on s'approche du dénouement et que les situations se tendent, le compositeur renonce d'avantage aux effets musicaux pour s'en tenir à la déclamation. Bref, lorsque la toile tombe, on garde le souvenir d'un grand flot d'idées communes, d'une chaleur factice et superficielle, d'oppositions constantes du *forte* au *piano* et réciproquement, de dessins accompagnants plus rebattus les uns que les autres, de sonorités creuses et tapageuses, de modes surannés dans l'emploi des cuivres et de la harpe. Mais en voilà plus qu'il n'en faut.

Je n'estime pas que l'Opéra-Comique ait eu raison de nous faire connaître cette insipide rhapsodie. Il en fallait laisser le soin à quelqu'un de ces théâtres lyriques de hasard qui s'installent, l'été, dans nos salles disponibles — et notamment au Château-d'Eau. Cela ne m'empêche pas, d'ailleurs, de reconnaître que Mlle Calvé personnifie Santuzza avec une passion, une nervosité et un naturel des plus remarquables, qui lui ont mérité de longs applaudissements ; que Mlle Vuillefroy met beaucoup de séduction au service de la perfide et coquette Lola ; que MM. Gilbert et Bouvet défendent de leur mieux des rôles auxquels ils ne croient guère, et que l'orchestre, sous la direction de M. Danbé, s'acquitte de sa tâche comme s'il s'agissait d'une œuvre de valeur.

Au résumé, M. Mascagni aura bien à faire par la suite pour qu'on lui pardonne le succès cent fois injustifié de *Cavalleria rusticana*. S'il doit s'en tenir à de pareilles misères, Donizetti peut dormir tranquille au fond de sa tombe, et M. Verdi n'a rien à redouter pour sa partition, encore inachevée, de *Falstaff*.

FOURCAUD

La Soirée Parisienne

CAVALLERIA RUSTICANA

Parliamo italiano, poiché il signor Carvalho ha scritta sul cartellone *Cavalleria rusticana* e non *Chevalerie rustique*, come avremmo fatto, voi ed io.

Non, parlons français. D'abord, ce sera plus clair, et puis à quoi bon piger avec le Dante ?

Chevalerie rustique fut d'abord un simple drame, en un acte, de M. Verga, représenté par toute l'Italie, avec un très grand succès. Paris en a entendu une adaptation, très bien faite, par M. Paul Solanges, et jouée par M. Antoine, au Théâtre-Libre. Puis, un beau jour, M. Mascagni a éprouvé le besoin d'écrire une grosse partition sur cette anecdote extrêmement locale. Alors, le succès se changea en triomphe. La *Cavalleria rusticana* fit rapidement son tour d'Europe ; on ne joua qu'elle en Italie comme en Allemagne, et, en ce moment, M. Maurice Grau est en train de la promener à travers l'Amérique. Seuls, les Parisiens semblaient devoir être laissés de côté ; le directeur de l'Opéra-Comique vient d'y mettre bon ordre et, depuis hier soir, nous sommes aussi favorisés que les Viennois et les Milanais. Vive Garibaldi !

Très courue, cette première. La salle, archicomblée avant le lever du rideau qui n'a eu lieu qu'à dix heures un quart, était partagée, dès l'abord, en deux courants bien distincts : le courant enthousiaste et le courant débineur ; si bien qu'une moitié du public avait l'air souriant, pendant que l'autre avait l'air renfrogné. Seul, un spectateur avait l'air indifférent, mais, renseignements pris, c'était un sourd.

Pourtant, lorsque M. Danbé a élevé son bâton vers la nue, un grand silence s'est établi et c'est le plus religieusement du monde qu'on a écouté l'ouverture. On sait bien que la censure est inquiète de sa situation et n'ose plus rien couper. Enfin tout arrive, même un dernier accord, et le rideau, un rideau neut, s'il vous plaît, disparaît pour laisser voir un ravissant décor.

Nous sommes sur une place italienne ensoleillée à souhait. A droite, une église ; à gauche, une auberge ; au fond, un tas de jolies petites maisons, aux fenêtres desquelles paraissent des jeunes femmes. C'est le jour de Pâques ; les cloches tintent, des enfants de chœur jettent des fleurs sur les marches de l'église, la foule va et vient en exécutant des mouvements d'une précision et d'une variété admirables. Car, je me hâte de le dire, la mise en scène de M. Carvalho est des plus intéressantes. Jamais on n'a donné tant de vie et d'animation à ces masses, qui se piquent ordinairement d'être ternes et incolores.